

JEAN PERROT

**Aurélien Sauvageot :  
l'homme et l'œuvre**

Il y a quarante ans, à la fin de l'année universitaire 1966-1967, se terminait pour Aurélien Sauvageot une carrière d'enseignant dont l'ouverture en 1931 avait constitué un événement historique : c'était la première chaire consacrée aux langues finno-ougriennes en France, et cette chaire avait, par la volonté d'Antoine Meillet, grand maître de la linguistique dans l'Université française, été créée précisément pour Sauvageot, que Meillet avait autoritairement arraché à ses études scandinaves. Il se trouve très opportunément que l'Université Eötvös Loránd marque spontanément cet anniversaire en faisant d'Aurélien Sauvageot la personnalité éponyme de la grande salle du Centre Interuniversitaire d'Études Françaises. C'est un grand honneur et un grand plaisir pour moi, qui ai été élève de Sauvageot et qui me suis efforcé de poursuivre dans le même esprit le travail dont il avait tracé la voie, d'assumer la mission de concrétiser aujourd'hui cette consécration et d'avoir ainsi l'occasion d'évoquer la personnalité et l'œuvre du grand « regretté maître » – pour reprendre l'expression dont il usait toujours quand il évoquait les éminents savants qui l'avaient formé, notamment en Hongrie, en Finlande et en Suède.

La carrière de Sauvageot a été curieuse au départ. Étudiant attiré très tôt par l'étude des langues et orienté vers les langues germaniques, plus précisément vers les langues scandinaves, élève d'Antoine Meillet, il voit un beau jour son maître lui proposer, ou plutôt lui imposer, une réorientation – assortie d'une promesse de carrière – vers l'étude des langues finno-ougriennes, que la mort de Robert Gauthiot, des suites d'une blessure de guerre, en 1916, a laissée sans représentant en France. Admis à l'École normale supérieure en 1918, il se voit proposer, avant même d'être installé rue d'Ulm, une mission diplomatique temporaire à Stockholm, en qualité d'attaché de légation, mission qui lui ouvre un type d'activité fait pour séduire son penchant pour les affaires politiques, et qui, la guerre terminée, va lui laisser la possibilité de réserver une partie

importante de son temps à ses études, pour lesquelles Meillet lui trace un programme destiné à le former en finno-ougrienne par la fréquentation de l'Université d'Upsal, avec pour objectif une bonne connaissance du finnois, et avec la perspective d'un séjour en Finlande, séjour qu'il réalise dans l'été de 1919 et qui lui permet de prendre contact avec le grand finno-ougrienne Setälä et de se faire connaître de beaucoup d'autres personnalités du monde des lettres et des arts ; il profite même de ce séjour en Finlande pour prendre contact avec l'Estonie à l'occasion d'une mission diplomatique qui lui est confiée. Après quoi il regagne Stockholm et bientôt Paris, sa mission diplomatique étant terminée, pour une rentrée universitaire où il doit s'installer à l'École normale supérieure ; il va y passer plusieurs années de travail assidu, après quoi il part en novembre 1923 pour Budapest où il va enseigner au collège Eötvös et suivre lui-même les cours qui achèveront sa formation, notamment ceux de Zoltán Gombocz, le maître qu'il va chérir tout particulièrement.

À ces années de mouvement et d'expériences multiples succède alors une première période de stabilité passée en Hongrie, un pays qu'il découvre (comme le dit le titre du livre qu'il publiera en 1937 : *Découverte de la Hongrie*) avec beaucoup d'intérêt et auquel il restera profondément attaché. En 1931, c'est le retour à Paris : le plan d'Antoine Meillet s'exécute, une chaire finno-ougrienne est créée pour accueillir Sauvageot à l'École nationale des langues orientales, et c'est alors une carrière de 36 ans qui, en contraste avec l'agitation du début, surprend par la stabilité – on est tenté de dire la banalité – qui la caractérise : de la rentrée de 1931 à la retraite de 1967 Aurélien Sauvageot est là, rue de Lille, où il a « sa » salle – la légendaire salle 5 –, et ne connaît aucune mutation. Dire qu'il n'a eu aucune mutation appelle pourtant une pénible rectification : il a connu une rupture que lui ont imposée les autorités de Vichy en l'écartant de sa chaire en 1941, mauvais coup qu'il put surmonter grâce au refuge qu'il trouva à l'Institut hongrois de Paris, un secours qui pouvait, comme il l'a dit dans ses *Souvenirs*, donner à penser que son destin l'avait « particulièrement attaché au destin hongrois, le beau, le grand, le tragique destin hongrois<sup>1</sup> ». Il dut d'ailleurs sa réintégration en 1943 à l'intervention conjuguée des légations de Finlande et de Hongrie et de

---

<sup>1</sup> Aurélien Sauvageot, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Corvina, 1988, p. 9.

l'administrateur de l'École des langues orientales, qui vinrent à bout de l'hostilité politique tenace des bureaux : « le gouvernement français – a écrit un peu plus tard Sauvageot – m'avait destitué sans plus de façon qu'un valet qu'on jette à la rue après l'avoir surpris en flagrant délit de vol. »

La personnalité très vivante et très riche d'Aurélien Sauvageot l'a porté à associer à ses activités d'enseignement et de recherche dans le domaine du langage et des langues, qu'il a abordé sous des angles multiples, un intérêt constant pour la vie politique à laquelle, sans assumer des responsabilités majeures, il a pris part en militant socialiste actif, passionné même comme il l'a écrit dans ses mémoires, et ces différents centres d'intérêt coexistaient en lui de la manière la plus naturelle.

Né à Constantinople, il s'est trouvé très tôt en contact avec le turc et avec le grec, et s'est très vite intéressé aux langues, non seulement comme moyens d'expression de la pensée, mais aussi comme les manifestations d'une faculté humaine : la parole, qui l'a toujours passionné et incité à explorer les différents aspects de la phonation. Mais cet intérêt pour le langage s'est aussi conjugué tout naturellement avec l'intérêt qu'il portait aux problèmes pratiques de la société et à la vie politique : d'une part il s'est préoccupé des questions concernant l'acquisition des langues et a travaillé très activement avec Georges Gougenheim à l'élaboration d'un « français élémentaire » qui puisse rivaliser avec le *Basic English*, d'autre part l'étude des langues, notamment l'étude des langues finno-ougriennes dans lesquelles il s'est spécialisé, lui a apporté des éléments de réflexion sur l'action que les élites peuvent exercer sur le développement des langues, sur leur « défense et illustration », et l'a amené à la conviction que dans les sociétés modernes c'est le devoir des linguistes d'assumer la charge de « réguler » l'évolution de la langue qu'ils parlent : évaluer les innovations, maîtriser les emprunts, etc. Et il a lui-même donné l'exemple en publiant plusieurs livres où il présente des observations et des jugements sur l'évolution du français.

Mais il faut d'abord tenter de caractériser le personnage d'Aurélien Sauvageot ; je le ferai brièvement, en renvoyant à une publication antérieure<sup>2</sup>. C'était un homme d'une grande sensibilité, qui le portait aussi bien à manifester avec enthousiasme sa sympathie ou son admiration qu'à vilipender sans ménagements ce ou ceux qu'il rejetait. Il en résultait des rapports d'amitié ou d'inimitié aussi solides et durables dans un cas que dans l'autre. Il exprimait avec force, éventuellement de façon théatrale, son admiration ou sa sympathie, comme quand il exaltait le tragique et valeureux passé de la Hongrie (fin citée ci-avant de ses *Souvenirs*) ou de la Finlande dans son combat pour la défense de la langue nationale<sup>3</sup>. Il recourait volontiers, quand il formulait des critiques à l'adresse des auteurs dont il commentait les travaux dans ses innombrables et riches comptes rendus, à des formules ironiques : les théoriciens, en particulier, qui s'enferment trop dans leurs théories, c'étaient « ces messieurs » ; ainsi, dans une lettre qu'il m'adressait en mars 1973, critiquant les « partisans de la présence à date ancienne des Finno-ougriens jusque dans le centre de l'Europe », il déclare l'hypothèse « insoutenable » et les arguments utilisés « plus que tirés par les cheveux », ajoutant un commentaire bien représentatif de son style : « Le malheur est que ces messieurs [...] ne sont pas assez germanistes et cafouillent comme des rois dès qu'ils sollicitent le témoignage des mots d'emprunt à l'ancien germanique. »

Sauvageot, dans ses fonctions d'enseignant, savait entretenir avec son public comme avec ses collaborateurs immédiats des relations très cordiales parfaitement compatibles avec l'autorité dont il jouissait et, lorsqu'il a pris sa

---

<sup>2</sup> Jean Perrot, *Aurélien Sauvageot : éléments pour un portrait difficile*, in Péter Sahin-Tóth, (éd.), *Rencontres intellectuelles franco-hongroises. Regards croisés sur l'histoire et la littérature*, Budapest, 2001, pp. 229-242.

<sup>3</sup> « L'histoire de la langue finnoise n'est pourtant pas seulement celle de l'élaboration d'un instrument d'une rare perfection et d'une prodigieuse capacité d'expression, elle est aussi celle d'une réussite encore plus rare. Elle nous montre que l'homme doué de raison peut se rendre maître de la mécanique du langage et qu'il peut, par son action consciente, la préserver des injures du temps comme aussi des détériorations résultant des insuffisances ou des défaillances des organes de phonation. Et cette grande leçon vaut pour tous les hommes civilisés. L'histoire du finnois nous enseigne qu'une langue peut être rendue pratiquement insensible aux effets des forces de destruction qui prévaudraient contre elle. À ce seul titre, la langue finnoise s'est acquise une gloire impérissable. » (Aurélien Sauvageot, *L'élaboration de la langue finnoise*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 470.)

retraite et quitté Paris pour Aix-en-Provence, il a suivi avec attention la façon dont le secteur finno-ougrien poursuivait son chemin : dans une lettre qu'il m'adresse en 1980, il se dit très heureux de voir que son successeur et moi travaillons en totale harmonie, et me rappelle à juste titre que du temps où il était en activité « l'harmonie avait toujours existé au sein de la très petite équipe intéressée au finno-ougrien ».

Mais il était de tempérament ombrageux et d'une susceptibilité prompte à se vexer sans raison sérieuse ou à s'inquiéter de tout ce qui se faisait indépendamment de lui dans le domaine finno-ougrien : directeur de ma thèse complémentaire consacrée au préverbe hongrois *meg*, il est entré en conflit avec la Sorbonne en 1959 quand, à l'approche de la soutenance, le doyen lui rappela que, n'étant pas professeur de faculté, il devait faire contresigner son rapport sur ma thèse par un collègue de la Sorbonne ; il se sentit si offensé qu'il se retira du jury, laissant dans le plus grand embarras l'innocent candidat que j'étais. La Sorbonne fut sans rancune et accéda quelques années plus tard à ma demande de confier un enseignement complémentaire de grammaire comparée finno-ougrienne à l'éminent spécialiste qu'était Sauvageot. Mais dans les années 60 où j'ai pris à la Sorbonne mes fonctions de professeur de linguistique et où j'ai exécuté le programme que je m'étais fixé en organisant des enseignements de hongrois et de finnois à la faculté grâce à des professeurs venus de Hongrie et de Finlande et grâce au concours de lecteurs pour les deux langues, j'ai été d'abord soupçonné par mon ombrageux maître de vouloir m'assurer un petit empire rival du sien – crainte dont il se libéra heureusement assez vite.

On ne peut pas, en présentant l'homme qu'était Sauvageot, ne pas souligner sa capacité de travail et l'ardeur qu'il a montrée jusqu'au bout de sa vie pour l'accomplissement de ce qu'il considérait comme une tâche majeure pour lui : faire connaître aux linguistes français l'importance et la qualité de la production des linguistes des principaux pays européens parlant des langues finno-ougriennes, la Hongrie et la Finlande, auxquels il ajoutait volontiers l'Estonie. J'ai rendu compte dans le Bulletin de la Société de Linguistique de

Paris<sup>4</sup> de ce travail énorme accompli par Sauvageot, qui a beaucoup souffert pendant la période où le rideau de fer le privait de la production hongroise.

Tout ce travail ne l'empêchait pas de continuer à suivre de près les événements politiques et sociaux, et sa correspondance manquait rarement de fournir une chronique de la vie aixoise dans laquelle il était plongé : son cabinet de travail n'était pas une tour d'ivoire. Il stigmatisait avec force les désordres qui affectaient la vie universitaire, « la visite de trop de hippies, clochards et trimardeurs de toutes les sortes qui vont s'abriter à la Fac. des lettres, qui ne s'appelle plus que la 'porcherie' », écrivait-il en mars 1973. Il suivait d'ailleurs avec la même attention les événements qui se déroulaient dans les pays finno-ougriens auxquels l'attachaient des liens très forts.

L'œuvre d'Aurélien Sauvageot est considérable et variée, mais avec une évidente concentration autour des questions touchant le langage et les langues, qu'il s'agisse de la fonction humaine qu'est la production de la parole, des caractéristiques fondamentales des langues, de leurs structures et de leur évolution, de l'approche esthétique des littératures, de la traduction d'œuvres marquantes, ou de la production d'instruments de travail, production marquée en premier lieu par deux grands dictionnaires hongrois-français et français-hongrois (plus de 2500 pages au total).

Quelques collègues et anciens élèves de Sauvageot lui ont offert en 1987, à l'occasion de son 90<sup>e</sup> anniversaire, une plaquette intitulée *Nonanteries* (Paris, Klincksieck) où sont présentés sur les pages impaires l'ensemble de sa production, de 1922 à 1986, et sur les pages paires un ensemble de textes dans lesquels collègues et élèves le congratulent en évoquant leurs souvenirs des contacts qu'ils avaient avec le maître et de leurs réactions à son enseignement. Cette recension fait état de 15 ouvrages, dont :

---

<sup>4</sup> « La présence des langues ouraliennes dans l'histoire du BSL », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, tome C (100), 2006, pp. 245-267. Antérieurement, Jean Perrot, *Aurélien Sauvageot présentateur de la linguistique hongroise aux linguistes français*, in *Régi és új peregrináció. Magyarok külföldön, külföldiek Magyarországon*, Budapest-Szeged, 1993, III, pp. 1395-1405 ; repris dans Jean Perrot, *Regards sur les langues ouraliennes*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 357-370.

– les deux thèses, principale et secondaire, la première consacrée au vocabulaire des langues ouralo-altaïques, la seconde à l'emploi de l'article en gotique ;

– deux « esquisses » descriptives consacrées au finnois et au hongrois (Sauvageot a préparé une esquisse de même type portant sur l'estonien mais ne l'a pas publiée) ;

– deux volumes consacrés à l'histoire des deux principales langues finno-ougriennes d'Europe, hongrois et finnois, et dont les titres révélaient l'orientation : *L'édification de la langue hongroise* (1971) et *L'élaboration de la langue finnoise* (1973), ces histoires étant conçues de façon à mettre en évidence l'action exercée par les élites de Hongrie et de Finlande dans le développement des langues de ces pays, action à laquelle Sauvageot a consacré un article en collaboration avec Antoine Meillet : « Le bilinguisme des hommes cultivés », *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris, II*, (1936), pp. 5-14 ;

– un manuel intitulé *Premier livre de hongrois* ;

– cinq ouvrages sur le français contemporain :

*Les procédés expressifs du français contemporain* (1957)

*Français écrit, français parlé* (1962)

*Portrait du vocabulaire français* (1964)

*Analyse du français parlé* (1972)

*Français d'hier ou français de demain ?* (1978)

– auxquels s'ajoutent deux ouvrages réalisés en collaboration sur *L'élaboration du français élémentaire* (1956) puis *du français fondamental (premier degré)* (1964) ;

– enfin *La grammaire du français parlé* (n°57 du *Français dans le monde*, 1968)

– et les deux gros dictionnaires déjà mentionnés : français-hongrois (1178 pages), hongrois-français (1360 pages).

À ces ouvrages linguistiques s'ajoutent les deux ouvrages historiques consacrés l'un aux anciens Finnois, l'autre à l'histoire de la Finlande, et les deux volumes relatant l'expérience personnelle que Sauvageot a eue de la Hongrie : l'un publié quelques années après la fin de la période hongroise de sa vie et intitulé *Découverte de la Hongrie* (1937), le second, *Souvenirs de ma vie*

*hongroise*, publié en Hongrie l'année même de sa mort (voir ci-avant, note 1) ; et Sauvageot a également publié, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, un livre intitulé *Rencontre de l'Allemagne* (1947).

La production de Sauvageot comprend en outre un nombre important (plus de 20) de contributions à des ouvrages collectifs, dont la présentation des langues ouraliennes dans *Les langues du Monde*, 1<sup>re</sup> édition en 1924, nouvelle édition en 1952.

Il a par ailleurs contribué par une bonne dizaine de traductions à la diffusion dans les pays francophones des littératures hongroise et finnoise (romans et poèmes).

Quant aux articles, les *Nonanteries* publiées en 1987 en ont recensé à cette date près d'une centaine, et beaucoup des comptes rendus qu'il a donnés au Bulletin de la Société de Linguistique sont si étendus et précis et apportent tant de prises de position personnelles qu'ils pourraient être ajoutés à la masse des articles.

Ce qui caractérise la production linguistique d'Aurélien Sauvageot, c'est le souci constant qui s'y manifeste de relier les faits décrits dans les diverses langues sur lesquelles ont porté ses analyses – naturellement en premier lieu, outre le français, les langues ouraliennes, mais aussi les langues altaïques, l'eskimo dont le caractère ouraloïde a retenu son attention de comparatiste<sup>5</sup>, et une langue polynésienne, le tahitien<sup>6</sup> – aux problèmes généraux posés par les langues dans la double optique de la typologie des structures et de la détection des relations génétiques entre langues : linguistique générale d'une part, grammaire comparée et reconstruction d'autre part.

On peut s'étonner que l'intérêt évident qu'il portait à ces problèmes généraux et le riche arsenal de données que sa culture linguistique lui permettait d'exploiter ne l'aient pas amené à publier un traité de linguistique générale, mais il y a à cette interrogation deux réponses. La première est que dans cette abstention Sauvageot rejoint d'autres linguistes éminents :

---

<sup>5</sup> Aurélien Sauvageot, « Caractère ouraloïde du verbe eskimo », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, II, 1953, pp. 107-121.

<sup>6</sup> Aurélien Sauvageot, « Structure d'une langue polynésienne : le tahitien », *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, X (1950-51), pp. 83-89.



Ferdinand de Saussure dont le cours a été publié par des disciples, Antoine Meillet et Émile Benveniste, qui n'ont publié de leur vivant que des recueils d'articles, complétés après leur mort par de nouveaux recueils ; l'explication peut sans doute être cherchée dans le souci compréhensible chez les auteurs potentiels de traités de linguistique générale de ne pas s'enfermer dans un corps de doctrine dont ils risqueraient de se sentir rapidement prisonniers, alors que la linguistique, science encore jeune et complexe, est exposée à un rythme rapide d'évolution. Mais il faut aussi constater que ne pas publier ne signifie pas s'abstenir de composer, et que, de même que Meillet a laissé l'ébauche d'un manuel de linguistique qui a été présentée par Fiorenza Granucci dans deux volumes publiés en 1992 et 1995, son disciple Sauvageot a légué à l'Université d'Aix-en-Provence toute la matière d'un traité qui a été publié par Christian Touratier en 1992<sup>7</sup> – notons au passage la coïncidence des deux publications posthumes.

La publication de ce traité constitue un hommage à Aurélien Sauvageot qui, retiré à Aix, a pris jusqu'à la fin de sa vie une part active aux Travaux du Cercle linguistique d'Aix (CLAIX) ; elle contient en annexe des extraits d'une conférence de Sauvageot sur Antoine Meillet, une liste des ouvrages et articles écrits par Sauvageot concernant le français, liste qui complète la bibliographie des *Nonanteries* et une liste non exhaustive de publications sur Sauvageot.

Le titre du livre, *La structure du langage* surprend quelque peu : « structure » est un terme qu'on applique plus volontiers aux langues qu'au langage ; mais c'est un traité qui ne ressemble à aucun autre, et qui est justement conçu de façon à mettre en évidence le lien entre des faits observables dans les langues et le conditionnement imposé par la physiologie de la parole d'une part et par le fonctionnement de la communication langagière d'autre part, ce qui donne au traité à la fois l'originalité et la modernité, décelables dans le déroulement même des chapitres et dans leurs titres : la « communication » linguistique, les invariants du langage, réalisations linguistiques des différents syntagmes, les « variants » du langage, les éléments inertes, etc. L'exposé montre également la dette de Sauvageot aux maîtres qui

---

<sup>7</sup> Aurélien Sauvageot, *La structure du langage*, Aix-en-Provence (Collection du CLAIX, n° 2), 1992.

ont guidé sa réflexion, à commencer par Ferdinand de Saussure, qu'il se vantait d'avoir révélé aux linguistes hongrois et notamment à ce maître particulièrement marquant qu'a été pour lui Gombocz, dont il résume les idées tout en reconnaissant qu'« il est [...] impossible de vérifier l'hypothèse de Gombocz » concernant les quatre relations syntagmatiques qui seraient présentes dans toutes les langues.

Il est hors de question de présenter ici le contenu très riche et original de cet ouvrage, qui a déjà été commenté dans une publication récente (voir ci-avant, note 2). L'originalité est un trait qu'on peut reconnaître à l'œuvre de Sauvageot d'une manière générale : les *Esquisses* qu'il a présentées du hongrois et du finnois représentent aussi une orientation fortement personnelle de la manière de concevoir la description d'une langue en cherchant d'une part à en dégager les structures aux différents niveaux, et d'autre part à caractériser ce qu'il appelle « les expressions » dans la mise en œuvre des structures.

Attaché aux grands principes fondateurs de la linguistique scientifique, Sauvageot suivait très attentivement l'évolution des orientations, et cherchait toujours à appliquer aux langues dont il était spécialiste les suggestions théoriques ou méthodologiques que ses lectures lui apportaient, heureux lorsqu'il dégagait une interprétation innovante de certaines données. C'est ainsi que dans une lettre de mai 1973 il m'annonçait triomphalement qu'à force de chercher dans les textes empreints de dialectisme, « il avait trouvé » des constructions finnoises à « ergatif », dans lesquelles il n'y a plus de sujet explicite et où « l'agent est désigné par un substantif ou un pronom au cas ablatif », et il voyait là non pas un « primitivisme », mais « une innovation », « ceci, ajoutait-il, à l'adresse de ceux qui fondent sur l'ergatif leurs grandioses théories des stades antérieurs de la pensée humaine ». (Et, pour finir la lettre, une brève chronique : « Nous avons toujours le mistral sous un ciel d'azur » !)

Sauvageot était un linguiste complet, qui a toujours été intéressé par la physiologie de la parole, dont il débattait avec son ami Husson, aussi bien que par les problèmes de grammaire comparée et de reconstruction, et il a sur bien des questions avancé des idées neuves ou rejoint des linguistes qui en avaient exposé sans parvenir à les faire prévaloir contre une tradition pourtant erronée. Mais il a souvent fait preuve d'une prudence qu'on n'attendrait pas chez lui. Ainsi sur l'analyse de la « double conjugaison », objective et subjective, dans

les langues ougriennes notamment, et de son fonctionnement prédicatif dans les énoncés, il a clairement approuvé l'analyse proposée dès 1928 par Antal Klemm, qui avait montré qu'un énoncé hongrois comme *a nő megfőzte a halam* « la femme a cuit mon poisson », énoncé correct en hongrois d'aujourd'hui, où il s'analyse comme ayant un prédicat verbal « a cuit » et un objet sans marque *-t* interprété comme une survivance, cache une structure ancienne « le poisson (est) le cuit de la femme » (litt. la femme son cuit), c'est-à-dire une prédication d'appartenance, le poisson étant non pas objet, mais sujet, ce que la morphologie vogoule des énoncés permet d'établir comme une évidence. Sauvageot approuve cette analyse dans *L'édification de la langue hongroise* (pp. 89-92) et voit dans cette forme de prédication un état de langue antérieur à l'institution de la relation objectale. Il rapproche en outre des faits ouraliens ceux qu'on observe en eskimo et qu'il a analysés dans un article de 1953 (voir ci-avant, note 5). Ce rapprochement avec l'eskimo intéresse Sauvageot à un autre titre : la ressemblance des structures pose un problème génétique : faut-il supposer une relation de parenté entre ouralien et eskimo ? C'est ce qu'a admis Greenberg en présentant l'eskimo-aléoute comme une composante de l'eurasiatique ; Sauvageot est resté peu explicite sur ce problème, mais il a eu le mérite d'ouvrir un dossier dont les travaux plus récents sur l'eskimo ont montré l'intérêt et la validité.

Il faudrait, pour rendre compte de l'œuvre de Sauvageot, souligner aussi l'intérêt des deux livres (mentionnés ci-avant) qu'il a consacrés à l'histoire du hongrois et à l'histoire du finnois, en mettant l'accent sur l'idée qui domine sa vision de ces deux histoires et qui l'a amené à les présenter comme une « édification » ou comme une « élaboration » assumée par les élites des deux nations, c'est-à-dire comme une évolution contrôlée et dans une large mesure organisée par ces élites, grâce auxquelles ces langues ont brillamment triomphé des menaces d'élimination qui pesaient sur leur destinée dans leur environnement européen.

En ce qui concerne l'histoire du hongrois, Sauvageot jugeait considérable l'influence exercée par le latin, c'est-à-dire par les clercs, dont l'importance dans la société était énorme. Il n'est pas facile d'étayer sur des faits précis – mis à part les faits lexicaux – cette pression du latin, et Sauvageot n'en mentionne effectivement qu'un petit nombre, mais la thèse elle-même est plus

que vraisemblable. Il indique (p. 117) que « tout semble s'être passé comme si une première ébauche de langue écrite hongroise avait surgi soudainement de la nuit de l'histoire. Cette réussite est un exploit [...]. La langue de l'Oraison n'est plus une langue finno-ougrienne proprement dite, c'est une langue d'allure européenne dont seuls les éléments sont faits de pièces fournies par le vieux fonds finno-ougrien ». Et il conclut (p. 118) : « Dès avant l'an 1200, une élite d'intellectuels, des clercs, avaient pris en main les destins de la langue hongroise et ils avaient réussi d'emblée à en faire une langue de civilisation occidentale. » Sauvageot savait exprimer son enthousiasme, qui l'entraînait parfois un peu loin, mais il suffit de nuancer ce jugement grosso modo fondé<sup>8</sup>.

Il faudrait également faire état de l'argumentation qu'il déploie pour légitimer une prise en charge par les élites compétentes de l'évolution des langues. La régulation qu'il prône trouve facilement une justification, et en particulier à l'époque actuelle, où le français – et comme lui d'autres langues nationales – est malmené pour diverses raisons : développement de moyens de communication dangereusement simplificateurs (sigles, troncation désordonnée des mots), insuffisance de la place faite à la langue dans la scolarité, absence d'exercices assurant l'acquisition d'un vocabulaire suffisant, etc. Mais l'intervention des linguistes n'est pas chose facile : comment évaluer les changements qui se dessinent, et comment faire fonctionner une autorité, si compétente qu'elle soit, qui interviendrait pour entériner les bonnes évolutions et faire obstacle aux mauvaises ?

Sauvageot, dans ses réflexions sur le hongrois, a lui-même émis parfois des évaluations qui ont suscité des critiques fondées. Ainsi, à propos du fonctionnement de la double conjugaison, que le hongrois conserve, mais dont Sauvageot voulait évaluer le « rendement » (type de réflexion critique sur une langue qui pourrait être attendue de linguistes qualifiés), il a exprimé un avis négatif<sup>9</sup> sur la légitimité du maintien de ce trait structural en hongrois alors que cette langue s'est dotée d'une part d'un article défini, d'autre part d'un

---

<sup>8</sup> Voir Jean Perrot, *Le hongrois en Europe : langue enclavée ou langue intégrée ?*, à paraître dans le volume d'actes du colloque TEL (*Temps, espaces, langages : la Hongrie à la croisée des disciplines*) organisé en décembre 2006 par la Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

<sup>9</sup> Aurélien Sauvageot, « Rendement de la conjugaison objective en hongrois », *Études finno-ougriennes*, XVI (1980-1981), pp. 135-150.

accusatif, ces deux innovations ayant, semble-t-il, rendu inutile le jeu de l'opposition défini/non défini dans les formes verbales ; mais c'est ne pas voir que la conjugaison objective, par la référence à l'objet défini qu'elle contient, est un instrument d'anaphore extrêmement précieux, aussi important que les clitiques de 3<sup>e</sup> personne *le, la, les* en français.

Sauvageot avait un lien très fort avec la Hongrie. Il a rapporté dans ses *Souvenirs* (p. 9, voir note 1) ce qui, dans le milieu familial, a pu être l'origine première de ce lien : en 1900, à l'âge de 3 ans, il voyageait avec sa mère et sa sœur de 14 mois de Constantinople à Paris, quand un incident technique obligea les voyageurs à changer de train en gare de Budapest, et à ce moment un couple hongrois s'empressa d'aider sa mère à faire ce changement, si bien que le petit Aurélien se retrouva dans des bras hongrois. Sa mère, dit-il, n'a jamais oublié la gentillesse de ce couple ; « les mots Hongrie et Budapest, écrit Sauvageot, ne perdront jamais leur résonance amicale à ses oreilles ». C'était sans doute pour lui la première manifestation de son « destin hongrois » qu'il retrouvera, on l'a vu, lorsque, Vichy l'ayant privé de son poste, l'Institut hongrois eut le courage de l'accueillir.

Une des grandes joies qu'il éprouva plus tard, ce fut quand la Hongrie en 1979, à la faveur d'un climat politique amélioré dans les relations avec la France, l'accueillit comme membre d'honneur de son Académie des Sciences. Déjà élu membre étranger de l'Académie des Sciences de Finlande et titulaire de hautes distinctions, Sauvageot était comblé. L'inauguration de la salle Aurélien Sauvageot à l'Université Eötvös Loránd est venue comme la dernière manifestation, et non la moindre, de son destin hongrois.

---

JEAN PERROT

École pratique des Hautes Études, Paris  
Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3  
Courriel : jean.charles.perrot@voila.fr